THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1165

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



55

11



THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ

PAUL ET PHILIPPE,

SUITE

DE L'INTÉRIEUR

D'UN MÉNAGE RÉPUBLICAIN,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

Représentée, pour la première fois, le 27 Germinal; sur le Théâtre du Vaudeville.

Par le Citoyen CHASTENET PUYSÉGUR.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

SE TROUVE A PARIS,

Au Théâtre du Vaudeville,

Et chez les Marchands de Nouveautés.

L'an 3^e. de l'ère française.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
GRANGEL, Menuisier.	Le cit. BOURGEOIS.
PAUL MIRVIL.	La cit. DELAPORTE.
PHILIPPE, Orphelin, ami de Paul.	La cit. DUFEY.
JUSTINE, fille de Grangel.	La cit. BLOSSEVILLE.
Le premier GENDARME.	Le cit. FRÉDÉRICK.
Un FACTEUR.	Le cit. CARPENTIER.
VOISINS et VOISINES de GRANGEL.	

La Scène se passe dans une Commune, à dix lieues de Paris.

PAUL ET PHILIPPE,

SUITE

DE L'INTÉRIEUR

D'UN MÉNAGE RÉPUBLICAIN,

SCÈNE PREMIÈRE.

PAUL, PHILIPPE.

PAUL *travaillant à un établi.*

AIR : *Je brûle de voir ce château.*

Tout ce que l'on fait en chantant
Paraît bien plus facile.
Moi, plus je travaille gaîment,
Plus je deviens habile.
Si, pour être bon menuisier,
Sans rire il fallait travailler,
Je laisserais là ce métier.
Quand je m'échauffe à mon ouvrage (*bis*),
Bien fatigué, souvent en nage,
La gaîté me rend le courage (*bis*).

PHILIPPE *à part.*

Son innocence et son courage (*bis*)
L'empêchent de prévoir l'orage
Qui l'accablera davantage.

Ensemble.

Quand je m'échauffe, etc.

PHILIPPE *travaille de l'autre côté.*

Philippe, qu'as-tu donc ? Tu ne chantes pas de bon cœur aujourd'hui.

PHILIPPE.

Je n'ai rien, Paul.

PAUL.

Un dur métier n'est fatigant
Qu'aux yeux de la paresse.
Je plains l'égoïste opulent,
Nourri dans la molesse ;
Sans fatigue, il se met au lit ;
A table, il est sans appétit,
Et, sans être utile, il vieillit.
Quand on travaille avec courage, (*bis.*)
De la fatigue de l'ouvrage
La santé du moins dédommage.

ENSEMBLE.

Son innocence, etc. Quand je travaille, etc.

PAUL.

Et l'ennui donc ? C'est là le plus triste.

PHILIPPE.

Ah ! sans doute, la journée doit paraître bien longue à celui qui ne sait pas, en se levant, comment il l'employera.

PAUL.

Si tu ne viens pas m'aider, Philippe, je ne pourrai jamais venir à bout de cette maudite rainure-là.

PHILIPPE.

Il faudrait pourtant prendre l'habitude de travailler seul, mon ami.—Tu ne t'appliques pas assez.

PAUL.

Bah! m'appliquer! En me faisant apprendre ici le métier de menuisier, mon père n'a pas prétendu me donner un état.

PHILIPPE.

Mon cher Paul, sans doute ta fortune semble te mettre pour toujours à l'abri du besoin; mais il peut arriver des événemens qui t'en privent. Ah! tu n'es vraiment pas raisonnable.

PAUL.

Tiens, ne me grondes pas; montres-moi encore cette seule fois-ci. Je vais bien faire attention.

PHILIPPE *allant à lui.*

Moi, te gronder. Ah! Paul, ce n'est pas mon intention; mais élevé près de toi, je te regarde comme mon frère, et je te dois les conseils de l'amitié.

PAUL *tendrement.*

Vas, je les reçois bien de même.

PHILIPPE.

AIR : *Vous l'ordonnez* (*de Paësiello*).

Tous les matins, cher Paul, mon cœur t'appelle,
Et mon bonheur est de suivre tes pas (*bis*).
Hélas ! sans toi, je ne connaîtrais pas
Les doux accens d'amité fraternelle (*bis*).

PAUL.

Tu ne me dois nulle reconnaissance ;
En toi je trouve un frère, un tendre ami :
On ne connaît le bonheur qu'à demi,
Quand on n'a pas un compagnon d'enfance.

Tiens, travailles ; voilà tous mes outils. (*Il s'éloigne.*)

PHILIPPE.

Si tu t'éloignes, tu ne verras pas ce que je ferai.

PAUL.

Comment se fait-il que, depuis le dîner, nous n'ayons pas vu Justine ici ?

PHILIPPE.

En vérité, Paul, je ne te conçois pas.

PAUL.

Comment ça ?

PHILIPPE.

Dans ta position ; — ton père que tu sais arrêté. — Ah ! comment n'as-tu pas quelques inquiétudes ?

PAUL.

Mon père n'eut jamais d'ambition ; que veux-tu que je craigne pour lui ?

PHILIPPE.

Je ne puis être aussi tranquille que toi.

PAUL *vivement.*

Est-ce que tu aurais appris quelques mauvaises nouvelles ?

PHILIPPE.

Je ne dis pas cela. — Mais la reconnaissance, l'amitié s'alarment aisément, et tu sais tous les liens qui m'attachent à ton père.

PAUL.

Ah ! dis donc mon père ; tu sais bien qu'il aime que tu l'appelles ainsi.

PHILIPPE.

AIR : *Oui, noir, mais pas si diable.*

Oui, comme toi, mon frère,
Je puis bien l'appeler :
Quand je nomme ton père,
Du mien je veux parler (*bis*).
Depuis long-temps mon cœur
Éprouve la douceur
De la reconnaissance :
Ses soins pour mon enfance
Méritent récompense.
Pour en payer le prix,
Je suis le second de ses fils.

PAUL.

Il ne met aucune différence entre nous deux.

PHILIPPE *attendri.*

Et tu veux que je sois sans alarmes? — ah! mon frère!

PAUL.

Quoi, Philippe, — tu pleures?

PHILIPPE *s'essuyant les yeux.*

Où sont les dimensions que Grangel t'a données?

PAUL.

Oh bah! — je les ai laissées dans notre chambre.

PHILIPPE.

Vas les chercher.

PAUL.

Voyons en même temps ce que peut être devenue Justine. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

PHILIPPE *seul.*

Quelle tranquillité! — Il ne se doute pas des dangers qui menacent sa famille; et je n'ose les lui faire pressentir. — Ah! ciel, protèges l'innocence et la vertu, et conserves au malheureux Philippe ses bienfaiteurs et ses amis.

SCÈNE III.

PHILIPPE, GRANGEL.

GRANGEL.

Toujours à l'ouvrage. — C'est bien, Philippe. Je suis content de toi.

PHILIPPE.

Grangel, je ne cherche qu'à te contenter.

GRANGEL.

Ce n'est pas pour moi que je t'engage à bien faire, mon ami; c'est pour toi, pour toi seul que je parle.

AIR *du vieillard, dans les Dettes.*

Suis les conseils d'un ami qui t'éclaire;
Ton intérêt m'occupe, et tes plaisirs.
Veux-tu, les soirs, goûter de doux loisirs?
Ne restes pas un seul jour sans rien faire.

PHILIPPE.

Je t'écoute avec plaisir, et tes conseils ajoutent à ma reconnaissance.

GRANGEL.

Et Paul! où est-il donc?

PHILIPPE.

Il avait oublié le plan que tu lui as tracé ce matin : il est allé le chercher.

GRANGEL.

L'étourdi n'en fait jamais d'autres. — Mais à propos, c'est ce soir que la poste arrive; nous recevrons sûrement des nouvelles qui calmeront tes inquiétudes Le père de Paul est reconnu trop bon citoyen pour avoir quelque chose à redouter.

PHILIPPE.

Orphelin, dès ma plus tendre enfance, il m'a toujours tenu lieu de pere : ah ! je connais bien ses principes. Combien de fois je lui ai entendu dire :

AIR *du vaudeville de la Belle Fermière.*

J'ai voulu, dans mon pays,
La liberté sans licence,
Et qu'en frères bien unis,
L'on eût qu'un même droit en France.
Quand aujourd'hui des vauriens
Le priveraient de ses biens,
Voudraient rompre tous ses liens.
Même en perdant la vie,
Ses vœux seraient pour sa patrie (*bis*).

GRANGEL.

Cela ne m'étonne pas, mon ami; l'opinion d'un honnête homme est indépendante de tous les événemens.

PHILIPPE.

Aussi je suis sûr qu'il supporte son sort avec courage : mais enfin je ne serai tranquille que lorsque je le saurai libre.

GRANGEL.

Tes inquiétudes sont une suite de la terreur qui glace tous les esprits ; mais, mon ami, son empire ne peut durer. Non, la mesure est comble, et quelque chose me dit là que les tyrans qui nous oppriment, payeront cher à leur tour les larmes qu'ils nous ont fait répandre.

PHILIPPE.

Puissent tes espérances se réaliser !

GRANGEL.

Mais voici Paul.

SCÈNE IV.

GRANGEL, PHILIPPE, JUSTINE, PAUL.

JUSTINE *poursuivie par Paul.*

Laisse-moi Paul ! laisse-moi ! Non, je ne les dirai pas.

GRANGEL.

Qu'as-tu donc Justine ? tu parais bien courroucée.

JUSTINE.

Juge si j'ai raison, mon père.

AIR : *Soir et matin sur la fougère.*

Soir et matin à ma poursuite
Je vois Paul toujours s'empresser ;

Je ne gagne rien par la fuite,
Je ne puis m'en débarrasser.
Si je fais un pas lui d'même ;
Et puis, c'est qu'il veut m'embrasser.
Quand une fois j'ai dit je t'aime
Faudrait toujours recommencer.

GRANGEL.

Comment donc ! mais c'est très-sérieux.

PAUL.

Regarde, ton père sourit. Allons mamselle, répétez-moi tout de suite ces jolis mots-là.

JUSTINE.

Même air.

Laisse-moi, je suis en colère.

PAUL.

Qui peut m'attirer ce refus ?

JUSTINE.

Ces mots sans l'aveu de mon père,
Non, Paul, je ne les dirai plus ;
De ton côté fais tout d'même :
Vas chercher l'agrément du tien ;
Que sert de nous dire je t'aime,
Si cela ne nous mène à rien.

GRANGEL.

Mon cher Paul, je suis forcé de te le dire ; elle a raison.

PAUL.

Mais, si tu veux bien y consentir, Grangel, je suis sûr que mon père ne s'opposerait point à mon mariage avec ta fille.

GRANGEL.

Encore faut-il au moins le lui demander.

PAUL.

Le lui demander ! Il ne concevra jamais à quel point j'aime Justine ; ainsi, son opinion sur cela ne peut régler la mienne.

GRANGEL.

Est-il une occasion où les conseils de ton père ne puissent servir à t'éclairer.

PAUL *avec mutinerie.*

S'il en est une aussi où je puisse, avec plus d'abandon, faire usage de ma liberté, c'est bien dans celle-ci.

GRANGEL.

Ta liberté, dis-tu ?

PAUL.

Sans doute.

GRANGEL.

Ah ! mon ami.

AIR *du Vaudeville des Visitandines*

Ne vas pas dans un sens contraire
Prendre le mot de liberté.
Sans vertu c'est une chimère,
Un masque à la perversité (*bis*).
Pour être un jour aux lois fidelle,
Bon citoyen dans son pays,
Il faut jeune s'être soumis
A l'autorité paternelle (*bis*).

PAUL, *avec affliction.*

Quoi, Grangel ! tu croirais que je veux m'y soustraire ? (*à Philippe*) Philippe !...

GRANGEL.

Non, non; je ne le crois pas non plus. — Ta vivacité t'avait emporté trop loin. — Paul sera toujours, j'espère, fils tendre et soumis.

PAUL *pleurant.*

Ah ! oui, toujours.

JUSTINE.

Eh bien ! le voilà qui pleure. — Consoles-le donc, mon père. — Ah ! je pourrais répondre aussi de lui.

GRANGEL.

Viens ici, Paul. — Sèches tes larmes; je ne rejette point tes vœux.

PAUL.

Quoi ! tu consentirais.....

GRANGEL.

Dans quelques jours nous reparlerons de cela.

PAUL *sautant de joie.*

Philippe ! il me donne de l'espérance.

GRANGEL.

Allons, vas chercher tout ce qu'il nous faut pour goûter ensemble, comme à notre ordinaire; et surtout plus de tristesse.

PHILIPPE, *tirant Paul par le bras.*

Allons, Paul, viens.

PAUL, *à Justine.*

Tu m'as fait gronder. — Mais souviens-toi bien que je ne t'en veux plus.

JUSTINE.

Oh ! ni moi non plus, vas. (*Philippe et Paul sortent*).

SCÈNE V.

GRANGEL, JUSTINE.

GRANGEL.

AIR : *Pour la Baronne.*

Ton cœur pardonne,
A Paul je vois tu n'en veux pas.

JUSTINE.

Mais mon père,

GRANGEL.

Quand on est bonne,
On gronde, et puis l'on dit tout bas :
Je te pardonne.

JUSTINE.

Je t'assure, mon père, que je n'ai jamais.....

GRANGEL.

Je ne t'en veux pas, ma fille ; oh ! point du tout. Si Paul était un apprenti ordinaire, et qu'il dût faire son état du métier qu'il apprend ici, depuis un an, je ne trouverais rien de plus simple que votre amitié ; mais son père est riche, et je craindrais d'abuser de sa confiance.

JUSTINE.

C'est aussi ce qui m'empêchera toujours de donner la moindre espérance à Paul.

GRANGEL.

Mais..... il peut éprouver des malheurs.

JUSTINE, *vivement.*

Comment donc ?

GRANGEL.

Sais-tu qu'on dit son père et sa mère arrêtés depuis peu ?

JUSTINE

JUSTINE, *vivement.*

Ils ne sont point coupables.

GRANGEL.

Je le crois de même. — Mais on ne peut répondre des événemens, — et Paul alors tomberait dans la misère.

JUSTINE, *frappée de terreur.*

Ah ciel ! mon père ! — Eh bien ! alors.....

GRANGEL.

Qu'as-tu donc, ma Justine ?

JUSTINE.

AIR *de Martini.*

Si Paul un jour était dans l'indigence,
Ah ! tu pourrais adoucir son malheur ;
De recevoir d'un ami l'assistance,
Doit apporter du calme à la douleur.
Jusqu'à présent, avec Paul j'ai su feindre,
De son amour lui faisant même un tort,
Mais je sens bien, qu'alors sans plus rien craindre,
Je lui dirais, viens partager mon sort (*bis*).

GRANGEL.

Ce sont là les sentimens que je désirais trouver en toi, ma fille ; ton union, dans ce cas, avec

Paul, me donnerait tous les moyens de l'obliger, sans blesser sa délicatesse.

JUSTINE.

Et quoi ! peut-on jamais s'offenser des dons de l'amitié !

GRANGEL.

AIR : *Pour vous je vais me décider.*

De recevoir de l'amitié,
C'est sans doute une jouissance,
Mais il faut que de la pitié
L'on sache éloigner l'apparence ;
Qui donne sans précaution
N'en tire aucune récompense,
C'est toujours la protection
Qui détruit la reconnaissance (*bis*).

SCÈNE VI.

GRANGEL, JUSTINE, PAUL, PHILIPPE, LE FACTEUR.

PAUL, *apportant avec Philippe le déjeûner.*

Notre maître, voilà ton goûter. — Du pain et du vin ; quand on a bon appétit il n'y a rien de meilleur.

(*Il le pose sur une table*).

JUSTINE *apercevant le facteur.*

Ah ! voilà le facteur !

PAUL *sautant de joie.*

Ah! le facteur! (*allant à lui.*) As-tu une lettre pour moi?

LE FACTEUR *qui est entré par la porte de la rue.*

Non, il n'y en a pas pour toi. — Tiens, voilà la feuille.

PHILIPPE *prenant la feuille avec précipitation.*

Donne-moi-la, Paul.

LE FACTEUR.

J'en ai une pour toi, Grangel,

PAUL *gaiement.*

C'est peut-être de mon père.

LE FACTEUR *à Grangel.*

Six sous.

GRANGEL *le paye.*

LE FACTEUR *s'en allant.*

Ah ça! au revoir.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *excepté le* FACTEUR.

PAUL.

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

Tout haut, Grangel, fais lecture
De l'écrit que tu reçois;
De Rose c'est l'écriture,

Ah! quel bonheur je prévois!
(*à Philippe*).
Philippe, sèches tes larmes.

PHILIPPE *remettant la gazette sur la table.*

La gazette ne dit rien.

PAUL.

Sois tranquille et sans alarmes.
Pour mon père tout ira bien *(bis)*.
(*allant gaiement vers Grangel*).
Eh bien! que te mande ma vieille bonne? Lis donc tout haut.

GRANGEL, *les larmes aux yeux.*

Ah! mon cher Paul!

JUSTINE, *vivement.*

Mon père, quest-ce donc?

PHILIPPE *prenant le bras de Paul.*

Mon ami, mon frère, prépares-toi. —

PAUL.

Que voulez-vous donc dire, tous? Grangel, tu pleures! donnes-moi cette lettre, — donnes.

GRANGEL.

La voilà, Paul, je ne puis plus rien te cacher; mais, mon ami, crois que je ne t'abandonnerai jamais.

PAUL *lit.*

« Je n'ai pas la force, citoyen, de vous détailler » tous nos malheurs. Sachez seulement que l'hon- » nête Mirville, sa femme et leur fille aînée, Amélie, » viennent d'être enlevés de leur maison, et transfé- » rés dans une autre, d'où l'on dit que nous ne » les reverrons plus. — Madame, en m'embrassant » avec un courage que je ne puis vous rendre, » m'a confié sa cadette et sa petite Cécile, qu'elle » nourrissait encore. Ah! je ne les abandonnerai » jamais. — Consolez, si vous le pouvez, mon » pauvre Paul; et tenez-lui lieu de père. »

ROSE.

GRANGEL.

AIR *du trio de Félix.*

Cher Paul, armes-toi de courage.
Du sort supporte la rigueur.

PAUL.

Est-il possible! quelle horreur?
Je ne puis vivre davantage.

GRANGEL.

Peut-on, à la fleur de son âge,
Éprouver un plus grand malheur?

PAUL.

D'un tyran c'est bien là l'ouvrage :
Il veut toujours régner par la terreur.

GRANGEL. PAUL. PHILIPPE, JUSTINE.

Et quoi ! tu veux partir ;
Je n'y puis consentir.
Nous tâcherons d'adoucir
Ta profonde tristesse.

Non, non, je veux partir,
Les défendre ou mourir.
Rien ne peut adoucir
Ma profonde tristesse.

Nous te chérissons ;
Paul, nous t'aiderons. } bis.
L'amitié fidelle
T'offrira son zèle :
Nous t'en assurons.
Nous adoucirons,
Et diminuerons,
Un jour, ta tristesse.
Vas, crois que sans cesse
Nous l'allégerons
Par notre tendresse.

GRANGEL.

Reste avec nous. Où veux-tu donc aller ?

PAUL.

Défendre mon père, ma famille ; me montrer à leurs juges, exposer leur innocence.

PHILIPPE.

Ton courage ne servira qu'à te perdre toi-même.

PAUL.

Eh bien ! je périrai, je périrai. Unis par les mêmes sentimens, le même trépas doit nous réunir encore.

GRANGEL.

Ma fille, vas vîte fermer la porte, et tu m'en apporteras la clef.

JUSTINE.

Oui, mon père, j'y cours. (*elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *excepté* JUSTINE.

GRANGEL.

Mon ami, ta tête est troublée. Cette lettre n'annonce rien d'aussi alarmant que tu te l'imagine

PAUL.

AIR : *C'en est fait, je vais à l'armée.*

C'en est fait; je vais les défendre :
Ne croyez pas me retenir.
Ce seul parti me reste à prendre.
Sans voir leur fils ils vont périr.
Je vois leurs bras vers moi se tendre,
Et j'entends leur dernier soupir.

Adieu, tous, adieu, toi, mon frère,
Je vais te quitter aujourd'hui;
Sans ton ami que vas-tu faire?
Tu vas te trouver sans appui.
Grangel, tiens-lui lieu de père;
Mon cœur te reste : il vit en lui.

(*L'on entend sonner à la porte*).

GRANGEL.

On sonne à la porte; Philippe, vas voir qui c'est, et ne laisse entrer personne.

PHILIPPE.

Prenez soin de Paul; je reviens à l'instant.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

GRANGEL, PAUL.

GRANGEL.

Calme-toi, tu n'es pas en état de te mettre en route.

PAUL, *dans le plus grand trouble.*

Non, non.

GRANGEL.

Attends les premières nouvelles, elles seront plus rassurantes.

SCÈNE X.

LES MÊMES, JUSTINE *accourant.*

JUSTINE.

Mon père, des gendarmes sont à la porte; ils emmènent Philippe.

PAUL.

Philippe! — Ah! ciel! (*Il sort en courant, et Grangel le suit.*)

SCÈNE XI.

JUSTINE *seule, extrêmement troublée.*

AIR : *Du haut en bas.*

Mais je les vois;
Ils s'arrêtent avec mon père.

Oui, Je les vois ;
Il va le ramener, je crois.
De lui, que voulaient-ils donc faire ?
Mais Paul revient avec son frère.
Oui, je les vois.

SCÈNE XII.

JUSTINE, PAUL, PHILIPPE.

PAUL *entraînant Philippe.*

Philippe, viens, mon frère, viens. — Ils ne t'emmèneront pas.

PHILIPPE.

Que fais-tu, Paul ? Ah! laisse-moi, laisse-moi partir.

PAUL.

Cruel! que t'ai-je fait, pour augmenter ainsi mon désespoir ? — Quoi! tu voudrais, à ma place.... Ah! Philippe! et que veux-tu que je fasse au monde ? Puis-je exister, dis-le moi ? Mais dis donc, Philippe, puis-je vivre ? Et tu voudrais m'y condamner ! Vois donc au contraire quelle satisfaction pour moi de partager les tourmens de mon père. — Là, là. — Assis à ses côtés. — Et tu veux m'en priver !

PHILIPPE.

Il me verra, il saura que tu respire; ses peines

seront moins amères. Laissez-moi saisir ce moyen de m'acquitter envers lui. — Justine, viens te joindre à moi.

JUSTINE.

Mon cœur se déchire.

PAUL, *avec force et tendresse.*

Justine ! Justine ! vas auprès de ton père, je t'en prie. — j'irai te retrouver tout-à l'heure ; vas, vas.

(*Il la reconduit.*)

JUSTINE.

Ah ! Ciel ! (*elle sort.*)

SCÈNE XIII.

PAUL, PHILIPPE.

PAUL, *avec plus de calme.*

Philippe, écoutes — écoutes donc, Philippe, peux-tu croire, dis-moi, que mon père consente à ce dévouement de ta part, et ne vois-tu pas au contraire que tu ne ferais qu'accroître nos misères à tous deux.

PHILIPPE.

Songes à ta mère. — Et tes jeunes sœurs, qui veux-tu qui les élève, qui leur donne des soins ?

PAUL.

Toi, Philippe, toi ! c'est le legs que je te fais en mourant, et le seul digne de notre amitié.

PHILIPPE.

Le sacrifice que je te demande en est plus digne encore ; ne me refuses plus.

PAUL.

Barbare ! cesses de me tourmenter. Adieu ;

PHILIPPE *l'arrêtant.*

Arrête !

AIR : *Vous me plaignez.*

MON frère, à mes vœux sois propice :
Tes jeunes sœurs sont sans appui ;
Que je sois de cette injustice
La seule victime aujourd'hui.

PAUL.

Que pour moi mon frère périsse,
Le puis-je penser sans effroi !

PHILIPPE

En te faisant ce sacrifice,
crois qu'il sera bien doux pour moi. (*bis*).

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GRANGEL, JUSTINE, ET DEUX GENDARMES.

GRANGEL, *aux Gendarmes.*

Mais un enfant, que peut-on lui reprocher ?

Le premier GENDARME.

Tu as vu les ordres, et l'officier municipal qui nous a conduit ici.

Le second GENDARME.

Oh! il n'y a pas à marchander; il faut obéir, sinon.....

GRANGEL.

Et vous pouvez, de sang froid, exécuter des ordres aussi cruels.

Le premier GENDARME.

De sang froid? Non, Citoyen, tu ne peux le penser. Crois au contraire qu'il n'est pas de fonctions plus pénibles que la nôtre.

Le second GENDARME.

Ah! ça c'est vrai: nous avons un mal.....

GRANGEL

Au moins, dites-nous les motifs.

Le second GENDARME.

Des motifs? Est-ce qu'il en faut pour ça donc? Dès qu'on arrête un homme, pardine! il est ben clair qu'sa femme, ses enfans, ses parens, ses connoissances, ses amis, ses voisins, tout ça va d'suite.— Ah! ben oui, des motifs!

GRANGEL.

Il me semble que vous seriez en droit de demander à les connaître.

Le premier GENDARME.

Quand la terreur glace les esprits, tous les principes ne sont-ils pas anéantis?

GRANGEL.

Mais enfin la loi.

Le second GENDARME.

Ah ! ben oui, la loi. — c'est ben d'ça dont il est question.

GRANGEL.

Je puis répondre de ce jeune homme ; je me rends, s'il le faut, sa caution.

Le premier GENDARME.

Je voudrais pouvoir te le laisser. — Ah ! crois qu'il m'en coûte extrêmement pour exécuter des ordres aussi rigoureux.

Le second GENDARME.

Eh ! mais tu n'y penses pas. Sais-tu ben que c'est l'fils d'un riche.

Le premier GENDARME.

Eh ! qu'importe, s'il est bon citoyen ? il n'en aura que plus de moyens pour être utile à ses semblables.

GRANGEL.

Et votre ordre porte ?

Le premier GENDARME.

Tiens : relis toi-même. — Paul Mirvil.

Le second GENDARME.

Oui, Paul Mirvil. — Allons, allons.

PAUL, *se mettant dans les bras du second Gendarme.*

Eh ! bien, Gendarmes, c'est moi qui suis le fils de Mirvil. Emmenez-moi.

PHILIPPE.

Il vous trompe ; ne l'écoutez pas : c'est moi qui le suis.

Le second GENDARME.

Ah ! ben vlà du nouveau par exemple, ces pauvres enfans ne s'doutent sûrement pas pour qu'eux cérémonie qu'on les demande.

Le premier GENDARME, *à part.*

Quel spectacle déchirant !

PAUL.

Air : *ô lit charmant.*

C'est moi, c'est moi ; emmenez-moi,
Que j'aille rejoindre mon père.

PHILIPPE.

N'abusez pas de son effroi.
Ah ! barbare, qu'allez-vous faire ?

Ensemble.

PHILIPPE.

Je romps mes liens avec toi.
Je ne vois plus en toi mon frère.

PAUL.

Je romps mes liens avec toi.
Vas, méchant, tu n'es plus mon frère.

(*Pendant ce duo, Grangel a parlé bas au p^er. Gendarme.*)

Le premier GENDARME, *à Grangel.*

Volontiers, je vais arranger cela.

Le second GENDARME.

Quoi ! ce sont deux frères ; on ne savait sûrement pas ça. — Ah ! c'est bon ; vous marcherez ensemble, cela nous évitera un second voyage.

PHILIPPE.

Quel bonheur, mon frère, nous ne serons point séparés.

JUSTINE.

Paul ! (*Philippe lui met la main sur la bouche*) Adieu ! Adieu !

PAUL.

Ne t'affliges donc pas, ma chère Justine ! Que mon idée ne te rende pas malheureuse ! Tu es si jeune encore ; ton père a besoin de toi ; — et peut-être qu'un jour tu retrouveras —

Le second GENDARME.

Allons, voyons. V'nez-vous ?

Le premier GENDARME.

Un moment, nous ne partirons que dans une heure.

Le second GENDARME.

Et nos camarades qui sont à la porte ?

Le premier GENDARME.

Vas leur dire d'aller nous attendre à l'auberge. — Je réponds de la garde de cette maison.

Le second GENDARME.

Et à souper donc !

GRANGEL.

Il ne vous manquera de rien.

Le second GENDARME.

Oh ! ben en ce cas-là vous êtes un brave homme;
Je vais arranger tout ça à votre satisfaction. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, *excepté le second* GENDARME.

GRANGEL, *aux deux jeunes gens.*

Venez mes bons amis.

PHILIPPE, *avec satisfaction.*

Grangel, je ne le quitterai plus.

Le premier Gendarme reste attendri, et s'assied au fond du théâtre.

PAUL et PHILIPPE.

Duo *de Chérubini.*

Nous eussions toujours ensemble
Partagés tous nos plaisirs
Le même trépas nous rassemble;
Nous mêlerons nos soupirs.
Nous pensons tous deux de même,
Nous n'eûmes jamais qu'un cœur.
Mourir avec ce qu'on aime,
Non ce n'est point un malheur.

Oui,

Oui tu penses tout de même ;
Je sais lire dans ton cœur.

Le p^er. GENDARME.

Sur moi quelle peine extrême
De causer ainsi leur malheur !

GRANGEL.

Amitié, présent suprême,
Tu sais charmer la douleur.

PAUL. PHILIPPE.

Mourir avec ce qu'on aime,
Non ce n'est point un malheur.

JUSTINE.

Mourir avec ce qu'on aime,
Je sens que c'est un bonheur.

SCÈNE XVI.

LE 1^er. GENDARME, LE 2^e. GENDARME.

Le premier GENDARME.

Quel courage ! quelle résignation ! Intéressant jeune homme.

AIR *de Sadin.*

Combien ils en ont, comme lui,
Sacrifiés à l'avarice,
En s'emparant du bien d'autrui.
Les tyrans parlent de justice :
Français, écoutez tous ma voix ;
L'amour de mon pays m'embrâse :
Croyez qu'il n'est de bonnes lois
Qu'avec l'humanité pour base.

Le second GENDARME, *arrivant.*

Nos camarades sont partis, mais ils te recommandent bien de ne les pas faire trop attendre.

Le premier GENDARME.

Comment pouvoir refuser à des malheureux le temps de se faire leurs adieux !

Le second GENDARME.

Tu te laisses aussi trop aller à la pitié. — il faut s'endurcir. — Ouf.

DUO *de Paësiello.*

Le 2^e. GENDARME.

Il faut un cœur de glace,
Et sur-tout de l'audace
Pour remplir notre place.
Soyons inexorables,
Soyons inébranlables.
Tous les riches sont coupables.
Si nous rendions traitables,
Je pressens
Que nos gens
Riraient à nos dépens.

Le 1^er. GENDARME. (*seul*).

Mon cœur n'est point de glace :
Non, je n'ai point l'audace
Qui convient à ma place.
Toujours inexorables ;
N'être jamais traitables.
Je ne puis croire coupables
Tant de pauvres misérables.
Vas, des gens
Si méchans
Ne régneront pas long-temps. (*bis.*)

Le premier GENDARME.

Eh quoi ! l'innocence ;
La timide enfance :

Le second GENDARME.

Les sauver tu ne le peux pas.

Le premier GENDARME.

Quel embarras !
Le cœur me bat, hélas !

Le second GENDARME.

Il faut qu'ils aillent tous là-bas.

ENSEMBLE.

Hélas ! Hélas !

Prends donc un cœur de glace, etc. Mon cœur n'est, etc.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, JUSTINE.

JUSTINE *apportant de quoi souper.*

Citoyens, je vous apporte de quoi souper ; s'il vous faut autre chose, demandez, je vous prie.

Le second GENDARME.

Tout de bon, mon petit chat ; nous donneras-tu tout ce que nous te demanderons.

JUSTINE.

Si cela est en notre pouvoir.

Le second GENDARME.

Eh bien, mon enfant, un petit baiser.

Le premier GENDARME *l'arrêtant*

Veux-tu bien finir. — Ne craignez rien, citoyenne ; ce qu'il en fait n'est pas pour vous offenser.

Le second GENDARME *se levant.*

Non, non ; je parle sérieusement, — et je veux l'embrasser tout de suite, encore.

JUSTINE.

AIR : *Peuple français.*

Quoi ! vous oseriez, téméraire,
M'insulter.

Le second GENDARME.

Voyez l'grand malheur.
Un baiser peut-il te déplaire ?

JUSTINE.

Respectez du moins ma douleur.

Le second GENDARME.

Que de façons.

JUSTINE.

Monstre exécrable ;
Crois-moi, redoutes ma fureur :
Qui de pitié n'est pas capable,
Ne peut inspirer que l'horreur.
(*Elle le repousse, et sort en colère.*)

SCÈNE XVIII.

LE 1^er^. GENDARME, LE 2^e^. GENDARME, *assis pour souper.*

Le premier GENDARME.

C'est bien fait ; elle t'a traité comme tu le mérites.

Le second GENDARME.

Bah ! j'en ai bien reçu d'autres qu'ça, ma foi ; ça ne m'effraye pas.

Le premier GENDARME.

C'est pourtant une bonne leçon.

Le second GENDARME.

D'sa part ? Allons donc, ne vois-tu pas qu'c'est une modérée.

Le premier GENDARME.

On ne doit jamais, devant les femmes, se permettre d'alarmer leur pudeur.

Le second GENDARME.

Tu badines, j'crois : oh ! ben oui, est-ce qui faut s'gêner donc ? A ta santé.

Le premier GENDARME.

Est-ce donc se gêner que d'être honnête ?

AIR *des Petits Montagnards.*

L'on peut adopter le langage
De la douce fraternité,
Sans, pour cela, perdre l'usage
Des égards, de l'honnêteté.
Assez long-temps l'air de rudesse
Des méchans couvrit les excès ;
Qu'à l'avenir la politesse
Fasse distinguer les Français (*bis*).

Le second GENDARME.

J'crois que je r'deviendrais bon sujet, si j'étais toujours avec toi.

Le premier GENDARME.

Suis toujours les mouvemens de ton cœur, et non les mauvais exemples.

Le second GENDARME.

Ah ! vraiment, j'songe souvent à mon père. Quand j'quittai d'chez nous — Mon fils, m'dit-il,

songes qu'tes un homme ; n'y a point d'esclaves en France ; personne n'a l'droit d't'humilier. Sois fier avec ceux qui t'diront plus haut qu'ton nom ; mais du reste, sois toujours poli avec tout le monde, respectes toutes les femmes qu'tu rencontreras : comme tu voudrais qu'on respecte ici ta mère et ta sœur Javotte : sois bon et compâtissant, et n'fais d'tort à personne. — Ah ! mon dieu ! — Oui ! v'là comme m'parlait mon père. (*Il boit.*) C'pauvre cher homme !

Le premier GENDARME.

Ses conseils étaient bons ; que ne les suivais-tu ?

Le second GENDARME.

Bah ! quand j'leux racontais ça, y m'disions qu'mon père était un aristocrate, et qui fallait l'dénoncer.

Le premier GENDARME.

Tu n'en as rien fait, j'espère ?

Le second GENDARME.

Oh ! j'dis, pas d'ça. — Y y a mieux même, c'est qu'dans l'fond, j'étais bonhomme.

Le premier GENDARME.

Toi ?

Le second GENDARME.

Oui, j'étais bon ; — mais quand j'ai vu que çà

n'prenait pas, je m'suis fait un cœur révolutionnaire.

Le premier GENDARME.

Ça doit te coûter, en ce cas-là ?

Le second GENDARME.

Ah ! vraiment !

AIR : *Je suis heureux en tout, etc.*

A m'étourdir j'réussis ben quand j'veille ;
Mais drès que j'sommeille,
Qu'euque chose me réveille,
Et j'sens je n'sais quoi,
Comm'un mouv'ment qui m'cause d'la souffrance.
Y a qu'euque apparence
Qu'c'est ma conscience
Qui s'bat contre moi.

Le premier GENDARME.

Quand le cœur est sans remord,
On est calme quand on dort.

Le second GENDARME.

Et moi, quand j'dors sans soucis,
C'n'est qu'tout les fois que j'suis gris (*3 fois*).
Car, autrement, toute la nuit faut que j'veille,
Et drès que j'sommeille,
Qu'euque chose m'réveille ;
Et j'sens en moi
Comm'un mouv'ment qui m'cause d'la souffrance.
Y a qu'euque apparence
Qu'c'est ma conscience
Qui m'cause c't'effroi.

Mais c'est sur-tout du temps d'nos courses; — Quand j'étais dans c't'armée : — l'armée révolutionnaire ! — Tu sais ben c'que j'veux dire.

Le premier GENDARME.

Ah ! oui, qu'est-ce qui ne le sait pas.

Le second GENDARME.

Comme ça allait ben, et comme j'men donnais. J'portais un autre nom dans c'temps-là. — J'suis un ci-devant, tel que tu m'vois.

Le premier GENDARME.

Bon !

Le second GENDARME.

Oui, — j'suis ci d'vant *Brutus !*

Le premier GENDARME.

Eh bien, mon ami, tu as bien fait de te débaptiser ; — ces épithètes-là aujourd'hui ne font plus fortune.

Le second GENDARME.

Tu n'aurais pas approuvé non plus c'que nous faisions dans c'temps-là, toi, j'parie ?

Le premier GENDARME.

Cela se peut bien. — Et que faisiez-vous donc ?

Le second GENDARME.

AIR *des deux Hermites.*

D'abord nous courions l'pays
seuls, et faisant la p'tite guerre,
Nous étions tous réunis ;
Quand y avait d'bons coups à faire (*bis*).

A tous les riches, en entrant,
On prenait l'vin, la bonne chair ;
Puis on leux d'mandait, en sortant,
Leur argent, leur argent (*bis*).

Le premier GENDARME.

Fi donc ! mais c'est une infamie.

Le second GENDARME.

Ah ! j'n'en ai jamais beaucoup voulu non plus, moi.

Le premier GENDARME.

Je te crois.

Le second GENDARME.

C'n'est pas encore pour ça.

Le premier GENDARME.

Quoi donc ?

Le second GENDARME.

J'ai trop peur de d'venir riche.

AIR *de Richard.*

Ct' argent, c'est trop fatal ;
A son maître il fait trop d'mal :
Et puis à ceux qui vont l'prendre
La Convention l'fra p't'être rendre.

Le premier GENDARME.

Elle ferait ma foi bien,
Très-bien,
Fort bien.

Le second GENDARME.

Oui ; mais moi,
Pour l'garder j'nai qu'un moyen ;
Drès qu'j'en ai, vas, tu peux m'en croire,
Je vais le boire (*bis*).

Le premier GENDARME.

Ce qu'il y a de mieux encore, c'est de n'en jamais prendre. — Mais voici ces deux jeunes gens qui rentrent : éloignons-nous, afin de ne les pas gêner.

Le second GENDARME.

AIR *de la Carmagnole.*

Les prendrons-nous toujours tous deux ?

Le premier GENDARME.

Non, c'est assez d'un malheureux.

Le second GENDARME.

Ensemble on se console.

Le premier GENDARME.

Fais bien attention
Au geste, à la parole,
Sitôt que je dirai son nom.

SCÈNE XIX.

GRANGEL, PAUL, PHILIPPE, LES GENDARMES.

Le second GENDARME, *du fond du Théâtre.*

J'crois qu'c'est en carmagnole
Qu'est le jeune homme en question.

(*Le premier Gendarme sort.*)

PAUL.

Philippe, voilà la chambre où, pendant un an, nous avons passé ensemble bien des heureux momens. — Que de bons conseils tu m'as donnés ici !

PHILIPPE.

Je te répétais les leçons de ton père.

PAUL.

Comme tu t'en ressouvenais bien !

Le second GENDARME.

N'faut pas être triste comme ça : — Y a pas de quoi.

GRANGEL.

AIR : *Comme il est fait.*

Eh ! quoi, pourriez-vous les instruire
Du traitement qu'on leur fera ?

Le second GENDARME.

D'bon cœur j'voudrais pouvoir vous l'dire,
Mais qu'est-ce qui peut deviner ça.

PAUL et PHILIPPE.

Si je peux rejoindre mon père,
N'importe où l'on me conduira.

Le second GENDARME.

N'y a pas sur ça d'chagrins a s'faire,
P't'êtr'ben que rien n'leux arrivera.
Ça n's'era rien qu'ça,
Ça n's'era rien qu'ça.

GRANGEL.

Mais le voyage ; — et l'inquiétude.

Le second GENDARME.

Oh ben, dame ! à ça j'n'y saurais qu'faire ; et pour nous vous sentez ben que l'devoir....

PAUL.

Philippe, viens ; — asseyons-nous.

Le second GENDARME.

Tranquillisez-vous, allez, tranquillisez-vous : quand vous vous chagrinerez....

PAUL.

Je me sens accablé ; mes yeux se ferment malgré moi.

PHILIPPE.

Essaye de te reposer.

GRANGEL, *au Gendarme.*

Et vous ne pouvez différer....

Le second GENDARME.

Différer ? et qu'est-ce que ça l'avancerait, puisqu'il faut toujours qu'il parte.

PAUL.

Parle donc Philippe..... j'aime tant le son de ta voix..... Ah ! je ne l'entendrai plus long-temps !

PHILIPPE, *avec expression.*

Nous nous reverrons.

PAUL.

Ah ! oui.... c'est vrai. Nous nous reverrons : comme ce mot la me fait de bien !

Le second GENDARME.

Allons, allons ; faut du courage. Dam, qu'voulez-vous, j'n'en suis pas cause, moi.... Ah ça, au revoir ; une bonne santé que j'vous souhaite.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, excepté le GENDARME.

PHILIPPE.

AIR *de l'Isle des Femmes.*

Cet homme là n'est pas méchant.

GRANGEL.

Il en est bien moins qu'on ne pense,
D'être humain, doux, compatissant,
De nos cœurs c'est la jouissance.
Combien de gens, de la terreur,
En tremblant suivent le régime ;
Sachons pardonner à l'erreur,
Mais point de grâce pour le crime.

PHILIPPE.

Grangel, mon ami, viens donc t'asseoir près de

lui, — là; — voici l'heure où nous lisions ensemble, mais nous ne lirons pas ce soir.

GRANGEL *assis.*

Nos cœurs s'en disent assez.

PHILIPPE *se levant.*

Le voilà qui s'endort, je crois.

GRANGEL.

Effet naturel d'une impression trop violente; son courage est au-dessus de ses forces.

PHILIPPE.

Comme il est calme!

GRANGEL.

Reste avec lui, Philippe; je vais tâcher de faire encore retarder son départ, s'il est possible. (*Il sort*).

SCÈNE XXI.

PHILIPPE, PAUL *endormi.*

PHILIPPE.

Ah! si pendant qu'il est endormi....

AIR: *Te bien aimer, ma chère Zélie.*

Si ces soldats venaient, malgré lui même,
Je les prieroient tout seul de m'emmener:
Paul, ton chagrin serait sans doute extrême,
Mais pourrais-tu ne pas me pardonner.

Second Couplet.

Allons d'avance entr'ouvrir cette porte,
Pour empêcher le bruit qu'elle ferait.
(Il va à la porte.)
Si jusqu'au jour, il dormait de la sorte,
Je serais loin quand il s'éveillerait.

PAUL, *rêvant.*

Philippe ! viens.

PHILIPPE.

Ah ciel ! il s'éveille.

PAUL.

Toujours avec toi....

PHILIPPE.

C'est qu'il rêve. — Écoutons.

PAUL.

AIR *des adieux d'Iphigénie.*

Philippe. . . . .

PHILIPPE.

Ah ! quelle souffrance
Il éprouve en songeant à moi.
Ne crains plus que je balance ;
Non, je ne puis partir sans toi.
J'entends du bruit; ah ciel ! — si c'était eux.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, LES GENDARMES.

Le second GENDARME.

Entrons.

PHILIPPE, *allant à eux.*

Chut, — chut.

Le premier GENDARME.

Paul Mirvil.

PHILIPPE, *bien embarrassé.*

Cest.... me voilà.

Le premier GENDARME.

Allons, suis-nous.

PHILIPPE.

De grâce, parlez bas, — ne l'éveillez pas.

Le premier GENDARME.

Volontiers; mais il faut partir.

PHILIPPE *tire son porte-feuille, qu'il jette, après avoir écrit.*

Un moment seulement, — un moment. — Écrivons-lui.

Le second GENDARME.

C'pauvre jeune homme! Ah ça, j'ai beau faire, — ça m'fend le cœur aussi; — mais faut faire son état.

PHILIPPE.

Suite des Adieux, etc. . . .

Je suis parti sans toi, mon frère,
Seul je vais subir le trépas;
Je m'acquitte envers ton père,
En t'éveillant, ne m'en veux pas.
Adieu, — adieu.

Le second GENDARME, *ramassant le porte-feuille.*

Et ton porte-feuille.

Le premier GENDARME.

Remets-le à sa place; .... songe que notre premier devoir est de porter le plus grand respect aux propriétés.

Le second GENDARME.

Il a raison. — Ah ! c'n'était pas comme ça qu'on parlait dans s't'autre armée. (*Il sort*).

SCÈNE XXIII.

PAUL endormi, JUSTINE.

JUSTINE.

Il a laissé partir Philippe. — Ah ! c'est qu'il dort: — les tambours, qui vont passer devant notre porte, le réveillerons sans doute; la nouvelle qu'ils publient est bonne, dit-on, le règne des méchans va finir, et l'innocence va respirer en paix. Ah ! Paul, si cela était, que ton réveil serait doux !

(*On entend passer le tambour*).

PAUL *se réveille doucement.*

Ah ! je me suis donc endormi, Philippe ? Philippe ! — Ah ! me voyant tranquille il aura peut-être été se reposer un moment aussi. — Vas, vas, je ne t'appellerai que quand ils viendront me chercher. (*Apercevant Justine*). Ah ! te voilà, Justine ! (*Le papier tombe à terre*).

JUSTINE.

Mon ami, prends courage. — Il vient d'arriver de bonnes nouvelles.

PAUL.

De mon père, Justine?

JUSTINE.

Non, mon ami.

PAUL.

Justine! il faut que je parte, — et je ne veux pas te quitter sans te donner quelque chose qui te feras sûrement plaisir.

JUSTINE.

Quoi donc?

PAUL.

Ce portrait de ma mère.

JUSTINE.

Ah! Paul! crois qu'il me sera bien cher.

PAUL.

AIR:

A cette mère si chérie,
Tu sais que je suis ressemblant:
Pense à moi, ma fidelle amie,
Tous les jours en le regardant (*bis*).

JUSTINE.

Les doux baisers qu'à la tendresse
Mon innocence refusa,
Paul, en pensant à toi sans cesse,
C'est ce portrait qui les aura (*bis*).

PAUL.

Mais où donc est Philippe?

JUSTINE.

Reste avec moi, mon ami.

PAUL.

Philippe ! — Je veux voir Philippe !

JUSTINE.

Un moment, il va rentrer ; attend mon père.

PAUL.

Justine, tu me trompe; Philippe est parti, j'en suis sûr. — Quel est ce papier. — Ah ! ciel !

JUSTINE *retenant Paul.*

Quoi ! mon désespoir ne peut t'arrêter !

(*Roulement de tambour*).

PAUL.

Mon père ! — mon ami ! laisse-moi, laisse-moi ; je veux les rejoindre. Philippe ! Philippe !

SCÈNE XXIV.

Les mêmes. GRANGEL ramenant PHILIPPE. Le premier GENDARME.

GRANGEL.

Je te le ramène, ce généreux ami.

PAUL.

Philippe !

Le premier GENDARME.

Braves jeunes gens, séchez vos larmes, et que l'espérance renaisse dans vos cœurs.

PAUL.

Quoi ! nous pourrions espérer ! explique-nous donc Grangel....

GRANGEL.

Un courrier, que nous avons entendu passer, nous a donné de l'alarme; je cours pour savoir ce que ce peut être : un voisin nous dit avoir entendu le courrier crier en passant : bonne nouvelle! bonne nouvelle ! Ah ! j'étais trop malheureux pour espérer de la pouvoir partager. — Cependant les paquets sont remis à la municipalité, et bientôt après nous entendons le tambour qui nous annonce la chûte du tyran qui nous opprimait, et le triomphe éclatant de la Convention sur les ennemis de la liberté.

Le premier GENDARME.

Oui, mes amis, désormais l'innocent opprimé va recouvrer tous ses droits, et le glaive de la loi ne s'appesantira plus que sur les traîtres et les fripons.

GRANGEL.

J'accourais avec empressement vous apporter cette nouvelle inattendue, quand de loin j'aperçois ces gendarmes.

PAUL.

Avec Philippe. —

GRANGEL.

AIR *du Siége de Lille.*

Voyant Philippe entre leurs mains,
Je l'enlève sans résistance.

Le premier GENDARME.

Nos cœurs ne sont point inhumains;
Ils sentaient toute ta souffrance :

D'après l'annonce du tambour,
Le bonheur va renaître en France;
La justice est l'ordre du jour (*bis*).

PAUL *à Philippe.*

Comment, de me vouloir quitter
Te faisais-tu la violence?

PHILIPPE.

Pouvait-il donc trop m'en coûter?
J'espérais sauver l'innocence.
D'après l'annonce du tambour,
La justice prend ta défense,
D'elle il vaut mieux tenir le jour (*bis*).

SCÈNE XXV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, le second GENDARME.

Le second GENDARME.

Voici un billet qu'on m'a remis pour toi, Grangel.

GRANGEL lit : *à Paul.*

Paul, c'est de ton père; il est en liberté.

PAUL.

Il est en liberté! Ah! Dieu!

JUSTINE.

Ah! Paul, comme je partage ton bonheur!

PAUL.

Mon ami Grangel, tu sais ce que tu m'as promis, lorsque j'étais bien malheureux; tu voulais me tenir lieu de père; ah! crois que le mien, pour s'acquitter envers toi, sera trop heureux de m'unir à ta fille. — Tu ne te dédiras — n'est-ce pas?

GRANGEL.

Mon ami; ton père arrive demain, et s'il pense comme moi, tu seras heureux.

PAUL.

Ma chère Justine! Philippe, mais vois donc comme je suis heureux!

Chœur de Lucile.

Plus d'alarmes!
Tarissons nos larmes,
De plus heureux jours
Nous commençons le cours.
Innocence,
Jouis en assurance.
Les plus sages lois
Vont respecter tes droits

GRANGEL.

Terreur funeste
Que je déteste,
Sois pour toujours en horreur aux Français!
Avec moi que chacun proteste
Qu'elle ne renaîtra jamais!
Plus d'alarmes, etc.

Le premier GENDARME.

Que la justice nous éclaire
Pour terrasser les factions!
Sur-tout, gardons-nous de faire
De nouvelles proscriptions.

PAUL ET PHILIPPE.

Que le même but nous rallie!
Soyons tous unis désormais;

Pour le bien de notre patrie,
De concert désirons la paix.

CHŒUR.

Plus d'alarmes, etc.

Le premier GENDARME.

Allons, mon camarade, livre-toi sans réserve à tout ce que ce tableau doit t'inspirer.

Le second GENDARME.

Laisse-moi, laisse-moi, j'ai des remords, je le sens bien; cependant mes intentions ont toujours été bonnes; mais c'te terreur, y n'y a qu'ça qui rende les hommes méchans. Oh! les scélérats! si j'les tenais!

VAUDEVILLE.

PHILIPPE.

Cher Paul, tu vas, sous d'autres lois,
Vivre heureux, je l'espère.
Quand l'amour réclame ses droits,
L'amitié doit se taire (*bis*).
Que dans ton cœur à l'avenir
Ta femme me remplace,
Ton frère n'y veut plus tenir
Que la seconde place (*bis*).

PAUL.

Malgré nos regrets, nos chagrins,
Artisans d'anarchie,
N'espérez pas qu'à vos desseins
Aucun de nous se lie (*bis*).
Vos fureurs, votre cruauté
Ont fait trop de victimes;

Nous servirons la liberté
En punissant vos crimes (*bis*).

Le premier GENDARME.

Que des tyrans le juste sort
Epouvante le crime.
Par-tout rayons le mot de mort,
Car ce fut leur maxime (*bis*).
De toutes les opinions
Craignons le fanatisme,
Car toutes persécutions
Mènent au terrorisme (*bis*).

Le second GENDARME.

Quel était donc l'aveuglement,
Sous ce régime horrible!
Qu'il fallait paraître méchant
Avec un cœur sensible (*bis*)!
Périsse, à jamais détesté,
L'ami du terrorisme!
Ah! je sens que l'humanité
Tient au patriotisme (*bis*).

JUSTINE *au public.*

De la terreur dont tant de maux
Sont la suite cruelle;
L'auteur a peint dans ses tableaux
Une esquisse fidelle (*bis*).
Quand vos yeux s'humectent de pleurs,
Son ame se dilate.
Le succès qu'il tient de vos cœurs,
Est le seul qui le flatte (*bis*).

FIN.

De l'Imprimerie de DESENNE, rue des Moulins, au bas de la butte Roch, No. 546.